

Culture - 5 juin 2013 à 00:15

Pas de commentaires

Clôture du colloque international sur «L'Afrique aujourd'hui et Fanon»

«Africom, go home !»

Le Colloque international organisé par le Centre national de recherches préhistoriques, anthropologiques et historiques (CNRPAH), portant sur le thème « L'Afrique aujourd'hui et Fanon », a pris fin lundi dernier à la Bibliothèque nationale.

Au dernier jour de ces rencontres ayant vu la participation d'une trentaine d'universitaires et chercheurs, le débat sur «l'Afrique aujourd'hui et Fanon» a porté essentiellement sur les enjeux politiques, économiques et géostratégiques auxquels le continent fait face actuellement. Le politologue et militant internationaliste panafricain, Aziz Salmone Fall, qui enseigne à l'université McGill et Uqam au Canada, a donné une conférence remarquée autour du thème «L'autonomisation politique, économique et socioculturelle d'un panafricanisme dans le sillage de Fanon au XXe siècle ». L'intervenant est également le fondateur du Grila (Groupe de recherche et d'initiative pour la libération de l'Afrique), dont il a lu d'ailleurs la déclaration à l'occasion du cinquantenaire de l'Unité africaine. Intitulée « Africom hors d'Afrique », ce texte dénonce le projet Africom (Commandement des Etats-Unis pour l'Afrique), symbole de recolonisation qui « veut l'Afrique sans les Africains ». « En 1885, à Berlin, se scellait pour le capitalisme, au détriment du Congo, le premier espace de libre-échange qui allait permettre d'autres arrangements coloniaux divisant le continent.

En 2013, c'est de Stuttgart que l'Africom veut s'étendre sur l'Afrique alors que des conflits géopolitiques, économiques et géostratégiques minent plus que jamais le continent », lit-on sur la déclaration. Plus loin, Aziz S. Fall revient sur le rêve panafricaniste de Frantz Fanon et s'interroge sur « comment Fanon verrait la perception de son livre "Révolution africaine" aujourd'hui... J'ai la certitude qu'il aurait continué de lutter pour le panafricanisme ». Tout en précisant que Fanon était un non-violent car humaniste, un révolté éthique contre la dépossession des peuples africains et l'assujettissement des intellectuels par les forces impérialistes, l'intervenant insiste sur l'importance de la libération du corps et de l'esprit car « il n'y a pas de peuple noir mais des situations racialisées ».

Il dénonce, par ailleurs, certains « leaders africains supplétifs de l'impérialisme », celui-là même qui porte le projet destructeur d'enterrer cette « Afrique à venir », autrement dit : l'union panafricaine prônée par Fanon que le conférencier appelle « l'ancêtre de l'avenir ». Celle-ci, selon A. Fall, « exige une révolution politique car, ajoute-t-il, « l'africanité est le produit direct de l'action révolutionnaire ». Evoquant le « Printemps arabe

», le politologue salue cette avancée pour les peuples révoltés ; laquelle peut être néanmoins « freinée par les forces obscurantistes, d'autant plus que les classes progressistes sont bloquées ou incapables de comprendre les enjeux réels de l'époque ». A propos des intellectuels, A. Fall affirme la nécessité de savoir « combien d'intellectuels post ou néocoloniaux impérialisés restent sur le continent ».

Dénonçant également l'ingérence impérialiste en Afrique (Libye, Côte d'Ivoire, Mali), l'intervenant martèle : « Le moyen militaire est un frein au panafricanisme car il veut l'Afrique des ressources et des richesses à exploiter ; il veut l'Afrique sans les Africains ». Citant régulièrement des extraits d'ouvrages de Fanon, le conférencier insiste : « Les Etats de l'Otan n'ont pas besoin de bases en Afrique car ils rentrent et sortent comme ils veulent. Ils ont besoin de sécuriser leurs intérêts acquis dans le continent, et ce à l'aide des armées supplétives africaines ». Face à cette situation, Aziz Fall a tout un programme révolutionnaire ! Pour lui, la libération de l'Afrique passe par « un développement autocentré, la reconquête de la souveraineté à travers le démantèlement des bases étrangères, la création d'une armée continentale afin de sécuriser le seul territoire continental, l'éviction des dirigeants qui subordonnent l'Afrique aux impérialistes, l'émancipation totale de la femme et le changement des mentalités masculines et enfin créer cet homme neuf dont parlait Frantz Fanon ». Et de conclure : « Camarades, nous avons à reconquérir un immense continent ».

Aziz Salmone Fall, politologue et militant internationaliste

«En quête de l'africanité» – 1re partie



Politologue, anthropologue et universitaire, Aziz Salmone Fall est le fondateur du Grila (Groupe de recherche et d'initiative pour la libération de l'Afrique), devenu bête noire du projet de l'Africom. Militant panafricaniste et internationaliste infatigable et inconditionnel de la pensée fanonienne, il sillonne les tribunes du monde pour esquisser les contours d'un panafricanisme renaissant et lutter contre la recolonisation et l'impérialisme. En 2007, son militantisme a failli lui coûter la vie suite à des menaces de meurtre et une tentative d'assassinat. Il est également le coordonateur de la campagne internationale «Justice pour Thomas Sankara».

Entretien réalisé par Sarah Haidar

Algérie News : La plupart s'accordent à dire aujourd'hui que le rêve panafricaniste de Frantz Fanon s'est quasiment écroulé. Selon vous, pourquoi tant d'échecs alors que l'Afrique a tout de même eu ses « consciences » et certains dirigeants éclairés ?

Aziz Salmone Fall : D'une part, il faut relativiser en se mettant dans le contexte d'une génération qui a eu à lutter dans un ordre mondial adverse. La génération panafricaine était déjà divisée entre le groupe de Casablanca et celui de Morovia. Ce dernier a gagné parce qu'il était dans l'air du temps et soutenu dans le processus où les indépendances ont été négociées. Or, l'indépendance, ça se prend, ça ne se donne pas. Dès le début donc, les effets étaient tronqués. Il va y avoir les luttes de libération nationale (contre l'apartheid, dans les sociétés lusophones, celle du peuple algérien, etc.) qui vont aboutir à des triomphes,

parfois des victoires à la Pyrrhus puisqu'on va leur faire payer en réalité le fait d'avoir pu arracher l'indépendance. Par conséquent, la construction nationale était faite dans un horizon balisé par l'Ordre de Bandung (le non-alignement comme tentative d'éviter les pièges de la Guerre froide), ce qui était pratiquement impossible mais ce fut porté par ce qu'on peut appeler le rêve national bourgeois. Ce dernier s'est très vite enchâssé dans la charte de l'OUA (Organisation de l'unité africaine) qui va par exemple inscrire dans sa Constitution l'intangibilité des frontières (ne pouvant pas changer les frontières, il est difficile de faire l'intégration). On a donc assisté à une dispersion des itinéraires, à un système où l'Afrique est restée enfermée dans l'ancienne division du travail basée sur ses ressources (les matières premières agricoles et minières). Les pays les plus lotis, étant ceux qui sont intégrés dans cette division du travail certes défavorable, mais pouvant jouer le jeu de la mondialisation. Il y avait quand même des acquis de souveraineté qui, très vite, vont être retardés par la dette sciemment organisée et par l'incapacité de la payer ; ce qui a entraîné la mise sous tutelle par les ajustements structurels et plus tard par le désengagement de l'Etat, la dépolitisation et une sorte de multipartisme. Ce système va déstructurer et encore repousser les échéances de l'intégration continentale de zones entières. Au niveau militaire, la mise sous tutelle de nos armées et les tentatives d'effort de souveraineté sont chaque fois contrariées : les leaders sont exilés ou assassinés, Tomas Sankara étant le dernier prototype de la révolution. Nous venons d'assister en Afrique du Nord à des avancées à caractère de révolte, d'irruption mais qui, évidemment, sont aussi conjuguées à une lame de fond, elle-même entretenue par l'Ordre mondial puisqu'elle est actuellement celle qui va permettre à des régimes obscurantistes d'avoir ne serait-ce que deux fonctions. La première : en se basant sur le front rétrograde qui vit justement de la dépolitisation, utiliser des éléments réactionnaires et obscurantistes pour freiner les avancées populaires révolutionnaires (la condition des femmes, le développement authentique). La deuxième : rendre compatible la poursuite de l'échec du modèle néolibéral avec le projet politique. C'est ce qui est en train de se produire en Egypte et en Tunisie... Ce qui nous inquiète évidemment, c'est que tout cela se fait dans un moment où la Triade est sénile, fatiguée, et elle doit se recomposer militairement pour préserver les ressources du continent ; ce qui amène la Reconquista militaire. Voilà pourquoi, nous nous opposons au projet de l'Africom qui est un système beaucoup plus profond, enraciné dans les vingt dernières années, sous le prétexte de la lutte antiterroriste et le renforcement des capacités de nos armées. Donc, pour permettre une base de l'Africom sur le continent, ils redéployent dans les espaces stratégiques le dispositif de l'Otan avec, bien sûr, une zone spéciale au pré carré français, qui a toujours eu, depuis l'ère de de Gaulle, une politique plus ou moins indépendante de l'Hexagone dans nos espaces. Cela se fait au détriment des armées africaines dont les dirigeants, annihilés, sont obligés au nom de cette contre-organisation de fonctionner sous peine de tomber. Voilà pourquoi, nous appelons les forces populaires, les

sociétés et la jeunesse non seulement à redécouvrir Fanon et les gens qui sont morts pour nous, et à se rendre compte que seule l'unité totale du continent peut permettre d'éviter ce que cette mondialisation veut imposer, c'est-à-dire l'Afrique sans les Africains et l'Afrique des seules ressources.

Les perspectives pour un possible panafricanisme sont également culturelles. N'est-il pas tout aussi important d'organiser une dynamique culturelle qui puisse sortir l'Afrique de sa représentation de consommateur de culture venant d'ailleurs, pour en faire un producteur ? Indépendamment de qui est produit, ce qui est important c'est de comprendre ce qu'on entend par culture car c'est un immense chantier. Ce qui m'importe dans ce genre de questionnements, c'est l'africanité. Y aurait-il une chose appelée Africanité qui nous distinguerait d'une culture asiatique ou occidentale ou latino-américaine. Encore que, pour moi, l'africanité a déteint sur ces cultures-là et que l'originalité même de l'Occident passe par de longs contours, y compris d'emprunts, de plagiat, d'essence, avec l'Afrique. Ce qui me semble fondamental, c'est d'avoir la définition d'une forme d'africanité : les Africains, eux-mêmes ne se sont considérés comme tels que très tardivement, et c'était plus par le regard de l'Autre que par la nécessité de se reconnaître comme tels. Il faut dire qu'il existe des pistes troublantes sur notre identité, mais au-delà de ça, c'est la conception que nous avons des éléments culturels susceptibles de créer une sorte d'unité culturelle. Pour cela, il faut remonter à la fin du néolithique et aux premières formes de peuplement qui viennent à la fois des différenciations biologiques, c'est-à-dire la façon par laquelle la sélection et l'adaptation du négroïde se différencie dans l'histoire de l'humanité, et comment ces premiers foyers de peuplement permettent les premiers éléments de culture et de production culturelle. Dans cela, ce qui me fascine, c'est d'abord les sociétés à Etats et celles sans Etats. Celles qui ont pu structurer un Etat ont non seulement assuré une production culturelle à même de cristalliser le foisonnement des formes culturelles existantes (notamment dans le bassin de l'Océan indien et la Corne de l'Afrique jusqu'à la Méditerranée) mais qui constituent probablement le plus grand foyer de diffusion et de production culturelle achevée. Celle-ci va être malheureusement déstructurée (malgré le legs de son empreinte en Asie, dans le bassin méditerranéen et en Europe) par l'esclavage autant arabe qu'occidental, qui va perturber la société mais créer des formes de syncrétisme. C'est dans cette hybridité qu'on va créer l'africanité. C'est vague mais c'est très précis en même temps : je prends le simple exemple du textile. Les imprimés africains d'aujourd'hui datent davantage du XXe siècle ! Les Africains qui s'habillaient avec des couleurs terre basées sur des pigments culturels bien disséminés, voient aujourd'hui la physionomie de leurs tissus imposée par un label culturel africain, très différent, représenté par des couleurs chatoyantes, bariolées, etc. qui ne correspondent pas à la façon par laquelle, normalement, nous nous habillons, mais qui sont intégrées par différentes générations comme étant typiquement

africaines. Des tissus, qui viennent par exemple d'Amsterdam, sont réappropriés et remis au goût culturel de l'époque avec un label. On peut donc questionner cette forme hybride qu'est l'Africanité et je crois que le reste est connu : l'Afrique influence le reste du monde davantage avec des éléments esthétiques ; c'est cela qui est reconnu (la musique, les arts plastiques, etc.) mais on ne reconnaît pas l'aspect qui, pour moi, est beaucoup plus profond que la culture, qu'est la science. Laquelle est, selon moi, une forme de culture car c'est le savoir-faire, le savoir-être et le savoir-vivre qui n'a pas nécessairement besoin d'être sublimé par l'écriture artistique. Le savoir scientifique n'est pas une abstraction froide et rationnelle tel que la pensée grecque et la rationalité cartésienne l'amène. Il doit y avoir d'autres formes d'expression en Afrique. Cela n'est pas suffisamment reconnu comme image culturelle pourtant très profonde. Voyez par exemple les avancées réalisées dans l'astronomie égyptienne ou l'astronomie de Dogon... Tous ces petits moments sont non seulement frappés d'amnésie et dont nos sociétés ne sont même plus capables de comprendre la profondeur, mais de plus, nous vivons une hybridité folklorique et artisanale lorsque l'Etat contemporain issu de luttes de libération réelle, et qui était censé rassembler les vestiges et la culture ambiante et essayer d'en créer une nationale, mais qui, une fois les indépendances négociées, a concocté une sorte de cocktail culturel pour créer une nouvelle culture. Dans les deux cas, cela crée des africanités hybrides très intéressantes. Je suis plus intéressé par la culture façonnée par la libération nationale dans la perspective du panafricanisme qui reste à parachever. Mais le jour où nous aurons réussi à développer une culture de l'africanité qui, en fait, n'aura pas besoin de se prouver aux autres car ils nous perçoivent de toutes les façons comme Africains. Ce que les gens ne voient pas (et c'est une dimension philosophique de cette culture) c'est que l'Africain n'a pas l'angoisse du lendemain ; c'est une forme caractérisée par cet optimisme naturel que beaucoup trouvent infantile et béat. En réalité, nous n'avons pas peur du lendemain, nous n'économisons pas, nous partageons... ce qui permet une forme de xénophilie, d'acceptation de l'Autre, de solidarité, etc. Ces choses qui se perdent dans une civilisation qui déshumanise. Or, cela arrive dans un moment particulier, celui où les formes de diaspora de l'Afrique, les transferts des populations, l'oppression par dépossession que le capitalisme exerce sur l'Afrique, broient ce phénomène. Malgré cela, alors que ça se perd chez les autres, l'Afrique reste un lieu où tout touriste voit effectivement qu'il y a un tréfonds authentique de culture, dense et tenace, qui a fait une résistance. Celle-ci, même si elle s'égrène ou s'érode, est encore beaucoup plus forte ici qu'elle ne l'est ailleurs. Elle a été sublimée sous différentes formes : d'abord le complexe d'infériorité ou de supériorité (la négritude par exemple), et actuellement sous des formes plus hybrides comme la Francophonie, etc. La préservation de ce tissu culturel demande une politique hardie, à la fois dans nos gouvernements et au niveau continental. Mon rêve est qu'il y ait une culture de l'africanité englobante dans la perspective du panafricanisme, une langue continentale

choisie bien sûr arbitrairement mais accessible qui, au bout de trois générations d'enseignement, non seulement serait parlée aux Nations unies mais permettrait de ramifier les langues et les cultures du continent. Il s'agit non pas d'homogénéiser mais de permettre la survie parce que le problème que nous avons est que dans l'uniformisation, le monde ne donne aucune impression, on voit la survie de cultures et la disparition d'autres. Ces dernières, surtout du fait de la cristallisation de micro-nations non viables, sont donc écrasées et folklorisées. Cela amène la disparition des langues, des us et coutumes. Or, dans le cas de l'Afrique, c'est par ces éléments-là que nous avons résisté. C'est par la culture que l'Afrique survit malgré tout à l'impérialisme économique. Comme le développement est devenu aussi culturel et comme nous n'arrivons pas à nous développer nous-mêmes par notre propre forme de développement, il faut aller chercher sans nostalgie passéiste, dans la culture, les éléments qui nous permettront de rebondir dans ce que j'appellerais l'africanité.

S. H.